

/136/

8 – Valeur et richesse (Fourquet)

1. Nature et mesure de la richesse

Ce chapitre propose un langage commun entre l'auteur et le lecteur.

Quel que soit le regard – intérieur ou extérieur – qu'on dirige sur la richesse/puissance, et si l'on comprend que la richesse des sujets conditionne la puissance de l'État, deux problèmes se posent : la nature de la richesse et sa mesure. Les deux problèmes sont si imbriqués qu'on les confond dans l'expression unique « théorie de la valeur ». *Or il s'agit de deux problèmes très différents.* On peut avoir une conception de l'origine de la richesse sans s'interroger sur sa mesure, en se contentant d'une vague approximation. Inversement, on peut, comme Gregory King, comme les comptables nationaux, la mesurer d'une manière très « positiviste » (avec la monnaie courante) sans énoncer de théorie sur son origine et sa nature.

Examinons d'abord le problème de l'origine de la richesse.

1) D'abord, le problème de sa nature : en quoi elle consiste, de quoi elle est faite. Les premiers économistes imaginaient plusieurs formes qui parfois s'entremêlaient : l'or et l'argent, les fruits de la terre, les denrées matérielles, les biens consommables.

2) Ces richesses matérielles sont fabriquées ou produites ; qu'est-ce qui les produit : la terre ? Le travail ? Un autre « facteur » ?

3) Si on répond « le travail », quelles sont les activités qui créent la richesse : l'agriculture ? L'industrie (au sens moderne) ? Le commerce intérieur ? Le commerce extérieur ? Toutes les activités, quelles qu'elles soient ? C'est la question du travail productif/improductif, dont les physiocrates ont fourni le vocabulaire, mais qui /137/ s'est posée bien avant eux. On peut exprimer cette question sous une autre forme : la richesse provient-elle de l'extérieur ou de l'intérieur de la nation ? Est-elle « endogène » ou « exogène » ?

4) Là-dessus se greffe un autre problème : ce qui compte n'est pas la richesse en soi, mais ce qui reste une fois renouvelées les conditions de la production, y compris la subsistance des travailleurs. Donnons à ce reste le nom de *surproduit ou surplus* (en anglais *overplus*).

5) Quel rapport entre le surplus et l'excédent en or et en argent du commerce extérieur ?

Ces problèmes se recourent ou se confondent en un écheveau difficile à démêler, en raison des catégories qui nous servent à les représenter.

Théories endogène et exogène de la richesse. – La réponse à la question de l'origine de la richesse dépend des points de vue déjà exposés (cf. p. 125-128).

1) *Point de vue intérieur* : la richesse provient des sujets, de leur activité, de leur travail, et d'eux seuls. Le commerce extérieur n'entre en ligne de compte que pour solde, comme dans la comptabilité nationale. On se place en pensée à l'intérieur d'une société abstraite ayant en elle-même ses propres lois ; le monde extérieur est un décor, ou une coulisse. C'est le point de vue *endogène* de la richesse ; il sous-tend la notion de *production* nationale ou intérieure, énoncée par Boisguilbert et systématisée par les physiocrates et Smith. Mais l'idée que la source de la richesse réside dans la nation ou dans le peuple est un lieu commun des premiers économistes ; cette richesse des sujets nourrit celle du prince. La distinction richesse du roi/richeesse des sujets est un préalable à toute théorie de la richesse.

2) *Point de vue extérieur* : on se place au poste d'observation mondial. Sur la scène mondiale, la richesse des nations se confond avec leur puissance, et se répartit le long des lignes de forces du monde. Elle est donc purement relative et dépend de la place des nations dans l'ordre mondial. Chacune est riche à proportion de la part qu'elle prend à la richesse mondiale commune. Cette part résulte des échanges commerciaux et financiers et se présente comme le solde de la balance du commerce extérieur (au sens large de la balance des paiements). D'où l'idée mercantiliste que la richesse égale la réserve d'or et d'argent de l'État. Cette théorie *exogène* donne le premier rôle à la *circulation* mondiale.

/138/ Mais attention ! Ces deux points de vue ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. La richesse/puissance est l'effet d'une dialectique entre l'intérieur et l'extérieur : la source intérieure de richesse permet à une puissance de s'imposer aux autres et d'attirer une partie des autres forces. Le captage mondial stimule à son tour la source intérieure. On ne prête qu'aux riches : le plus riche s'enrichit plus vite que les autres, s'il dispose des instruments adéquats de cap-

tage de la richesse mondiale. Le capital d'origine internationale, s'investissant dans la production intérieure, forme le capital intérieur. Les théories endogène et exogène de la richesse sont donc complémentaires.

Théorie substantielle et théorie nominale de la valeur – À partir de là, les choses se gâtent. De la valeur = mesure de la richesse, les économistes en sont venus à *prendre la valeur pour la richesse elle-même*, à abandonner la notion de richesse et, *a fortiori*, celle de puissance dont elle n'était que la traduction dans le discours économique. Ce glissement sera achevé par Ricardo et par Marx, qui démarre *Le Capital* par un exposé de la *substance de la valeur*, qui séduit l'intellect, mais qui met en scène des personnages conceptuels imaginaires, à l'existence desquels Marx croit dur comme fer.

A l'opposé de cette théorie substantielle de la valeur, une théorie nominale : *la valeur est le nom donné à la mesure commune de ces réalités physiques* qu'on appelle biens, services, marchandises, denrées, *commodities*, *conveniences*, ou collectivement richesse. La valeur des choses est leur *mesure* du point de vue de la richesse, comme la longueur, la surface, le volume est leur mesure du point de vue de l'espace, la durée, leur mesure du point de vue du temps, ou la pesanteur, leur mesure du point de vue de la gravitation. Mesure de l'espace, mesure du temps et mesure de la force sont les trois mesures de base de l'esprit. Les autres sont construites à partir d'elles, car les phénomènes du monde sont des combinaisons de force, d'espace et de temps. La richesse est le nom économique donné à la puissance ; nous pouvons donc présumer qu'elle a une relation avec le concept de force.

L'opposition entre théories substantielle et nominale de la valeur rejoint le débat philosophique médiéval entre réalistes et nominalistes. Pour éviter toute ambiguïté, j'annonce ma couleur : nominaliste. Je le suis devenu : « valeur est le nom de la puissance sociale » (cf. p. 125) est encore substantialiste. C'est pourquoi je /139/ conserve le vieux mot de *richesse* pour désigner la réalité physique dont la valeur est la mesure. La valeur est la représentation, quantitative de la richesse/puissance ; c'est *un rapport*. Les rapports entre valeurs donnent des informations d'ordre quantitatif, des proportions, des ordres de grandeur : c'est essentiel. Combien de fois, en lisant les historiens, ai-je pesté contre tel ou tel qui donnait un chiffre sans point de compa-

raison : autant ne rien dire ; le chiffre seul ne signifie rien. Pas la moindre information. L'information, c'est la relation à un autre chiffre.

Mais le rapport de valeur ne donne jamais aucune information de causalité. C'est la limite absolue de la pensée économique. Pour établir des relations de causalité, nous devons sortir du monde homogène et uniforme de la valeur et « voir » le monde de la richesse dont elle n'était qu'une mesure. Mais la richesse elle-même n'étant qu'une réduction économique de la puissance, nous devons « voir » les rapports de force, les réseaux, les circuits de captage, etc., bref : être généalogiste, et non comptable.

La richesse implique conceptuellement la valeur.
– Pourquoi les mercantilistes et Petty considéraient-ils que la richesse n'était qu'une partie de la richesse mondiale totale ? Parce que, dans le mot même de richesse, comme dans celui de puissance, est déjà inclus un rapport quantitatif entre ce dont on parle et l'ensemble de la richesse/puissance du monde. Quand on dit de quelqu'un qu'il est riche, c'est toujours par rapport à une échelle, fût-elle implicite, ou même oubliée. Une personne riche dans la France d'après guerre nous paraît pauvre aujourd'hui, etc. Dans la désignation « riche » et « pauvre », on sous-entend une quantité totale de richesse inégalement répartie. C'est parce que cette quantité est limitée ou rare qu'il y a égalité, ou inégalité. Si la quantité était infinie, le concept égal/inégal n'aurait pas de sens. Dans l'atmosphère abondante, « non mesurée », de la campagne, l'air qu'on respire n'est pas réparti à chaque individu : chacun y puise à volonté.

Il n'y a répartition, donc égalité/inégalité, que s'il y a rareté. La grandeur de la richesse est donc incluse dans le concept même de richesse ; même chose pour la puissance. Il n'y a grandeur qu'à partir du moment où la pensée peut énoncer : « égal à », « plus grand que », « plus petit que ». Une grandeur déterminée suppose une grandeur totale à laquelle elle est implicitement rapportée. Quand je dis : « j'ai respiré une grande quantité d'air », j'entends /140/ par rapport à mon maximum de capacité respiratoire, et non par rapport à la quantité totale de l'atmosphère, ce qui n'aurait aucun sens : le rapport serait infiniment petit. Quand j'écrivais que « le pourcentage est le mode privilégié de représentation de la quantité » [1980, p. 371], en vérité, je me trompais : il n'y en a pas d'autre. La quantité est, en soi, relation à un ensemble. Donc, le sens du mot

richesse s'épuise dans son rapport à un ensemble, bien que nous ne sachions pas encore en quoi elle consiste physiquement. *Dans le concept même de richesse réside le concept de valeur* défini comme pure mesure de la richesse. Il n'y a pas d'un côté des choses qu'on appelle « richesses », et de l'autre une valeur-mesure de ces choses. Non. Il y a des tas de choses qui ne sont « richesses » que si, implicitement, on les compare à un ensemble de choses analogues. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre richesse et valeur ; c'est pourquoi les économistes se sont si facilement laissés avoir par la conception substantielle.

Mais la valeur en soi n'existe pas plus que la grandeur en soi. « Grandeur » n'a de sens que quand on précise : « grandeur *de tel objet* », c'est-à-dire son rapport à un autre objet, ou à l'ensemble des objets du même genre. Il en est de même pour la valeur « valeur » tout court n'a pas de sens, à moins de préciser : « valeur de telle marchandise », par quoi on mesure le rapport de cette marchandise à l'ensemble des marchandises considérées sous l'angle de leur valeur. Il en est de même de la puissance. Dire d'un pays qu'il est une « grande puissance » ne signifie rien d'autre que : il « peut » beaucoup par rapport à la moyenne, c'est-à-dire à l'ensemble de la puissance répartie entre les différents pays. En vérité, « puissance » est un concept vide ; il ne signifie rien d'autre qu'un pur rapport quantitatif à un ensemble. Dans le langage politique le plus chargé affectivement, le mot ultime, c'est « grandeur », un mot vide : la grandeur de la France fut le but ultime du général de Gaulle et des patriotes en général. Sous-entendu grandeur par rapport à la grandeur du monde, ou à la moyenne des grandeurs nationales. Même chose quand on dit que la France doit tenir son rang dans le monde. Quel rang ? Le quatrième ou le dixième dans l'échelle des grandeurs mondiales.

Valeur ne contient rien de plus que le mot grandeur : une relation, une proportion. Il n'a de sens que dans un contexte sémantique où il est question de biens, services, marchandises, etc. A cette réserve près, il est aussi vide que lui, et il ne peut s'employer, dans le langage, qu'à sa place.

/141/ *Une expression irrationnelle : la « mesure de la valeur ».* -- Si « valeur » est le nom donné à la mesure de la richesse, parler de « mesure de la valeur » paraît plutôt bizarre. *Étant elle-même une mesure, la valeur n'a pas de mesure*, pas plus que la longueur n'a de longueur, ou la pesanteur de pesan-

teur. On peut mesurer la longueur d'un champ ou la valeur d'une marchandise, mais pas la longueur ou la valeur tout court. La « mesure de la valeur » est donc une expression irrationnelle. Quand on parle de « mesure de la valeur », sans s'en rendre compte on substantialise la valeur, on la confond avec la réalité dont elle est la mesure, à savoir la richesse.

Cette confusion n'est pas contingente : elle est constitutive de l'économie politique depuis Adam Smith. **C'est d'ailleurs un expert en confusion** : ayant déclaré que « le travail est la mesure réelle de la valeur », il parle dans la phrase suivante de « valeur du travail », autrement dit : la mesure de la mesure réelle de la mesure... de quoi ? De la richesse, sans doute ! [WN, I, 5] En revanche, ce qui n'est pas irrationnel, c'est la détermination de l'unité de mesure, de l'étalon, du langage de cette unité. Le poids s'exprime en grammes, l'espace en mètres, etc. L'unité est généralement conventionnelle. Quelle est l'unité de la valeur ? Ce problème fut un vrai casse-tête pour les anciens, comme en témoigne les écrits de Petty, de Turgot et de Smith.

La comptabilité nationale ne se pose pas ces problèmes métaphysiques sur la nature de la valeur et son étalon. Elle appelle prix ce que nous venons d'appeler valeur et se borne à compter ou comptabiliser (= enregistrer sous forme de comptes) les prix tels qu'ils s'inscrivent sur les documents sociaux, mercuriales, factures, comptabilités d'entreprises ou d'administrations, indices de prix, etc. Elle dispose d'une unité de compte propre à chaque monnaie, le franc, le dollar, etc. Autrefois, on mesurait en livres, une unité de compte elle-même mesurée par une unité de poids – car une nouvelle unité de mesure prend appui sur un autre système de mesure déjà existant. Ainsi le joule ou le kilogrammètre est la combinaison d'une unité de poids et d'une unité de longueur, etc.

À l'âge classique, les économistes s'interrogent sur l'efficacité de la monnaie comme unité de compte. Ils constatent que cette monnaie a la forme d'une marchandise métallique et qu'elle est donc elle-même soumise à des fluctuations. D'où la recherche par Petty ou Smith d'un étalon immuable qu'ils croient trouver l'un dans la terre et le travail, l'autre dans le travail. Mais comme pour /142/ Smith la « valeur du travail » se trouve elle-même dans les biens de subsistance, il est ramené à une autre unité et sa pensée se dilue, faute d'ancrage. L'habileté du travail est difficilement mesurable ; on pose que le travail qualifié est un multiple du

travail supposé simple. Cette réduction étant faite, une unité de mesure s'impose : le temps de travail, objectivement divisible, calculable et négociable entre travailleurs et patrons. La mesure de la richesse par le temps de travail fait partie de la vie quotidienne : on parle de millions d'heures de travail perdues par grève, ou gagnées par une invention technique.

Ici la mesure rejoint la réalité qu'elle mesure : **la quantité de travail** globale dont dispose une nation, et qu'elle dépense au cours d'une année de compte, mesure toute la richesse qu'elle crée au cours de cette année. C'est une ancienne intuition économique ; Petty fut le premier à vouloir faire du travail un instrument de mesure pour évaluer la richesse/puissance dans le cadre d'une comparaison européenne – c'était le but même de l'arithmétique politique. Mais ici se pose le problème aigu – le plus difficile de toute l'économie politique – de l'articulation entre le travail et l'utilité : la quantité de travail dépensé suffit-elle à mesurer la valeur d'une marchandise ? L'utilité de cette marchandise ne convient-elle pas ? Ce problème fut posé et, je crois, résolu par Turgot dans sa théorie de la « valeur estimative » (cf. p. 237).

Valeur virtuelle, valeur actuelle. – Voici une autre idée qui trouvera son plein sens quand nous aborderons la découverte de Turgot ; mais je souhaite que le lecteur l'ait en tête d'ici là. La valeur, étant mesure de la richesse physique, mesure une certaine quantité d'objets existant dans l'espace à un moment du temps. S'agissant d'une marchandise, son évaluation se fait au moment de la vente, donc *après* qu'elle a été produite. **Elle a été produite selon un calcul de probabilité** : combien vaudra-t-elle au moment de la vente ? Elle porte en elle un certain coût, somme des valeurs des ingrédients – une certaine quantité de travail (vivant ou figé en biens de production) augmentée d'un profit moyen en vigueur au moment de sa fabrication. Une marchandise a donc deux valeurs la valeur calculée au moment de sa production, et la valeur fixée effectivement au moment de la vente.

J'appelle *valeur virtuelle* celle qui est calculée au moment de la production, qu'on considère parfois (langage substantialiste) « incorporée » ou, comme dira Ricardo, « réalisée » ou « fixée » / **143**/ dans la marchandise ; et *valeur actuelle* celle qui est déterminée au moment de la vente, et qui est égale à son prix. (Je mets de côté pour l'instant la différence entre prix de marché et prix naturel, que

nous examinerons p. 130.) Contrairement aux apparences, la valeur prétendument « réalisée » dans la marchandise est irréaliste ; **c'est une valeur escomptée**, c'est-à-dire comptée à l'avance comme probable ; c'est l'objet même du calcul économique ; c'est pourquoi je l'appelle « potentielle » ou « virtuelle ». Seule la valeur actuelle est réelle, et elle n'a d'autre réalité que son prix. Je justifierai ces affirmations par la suite.

Faisons une comparaison avec... la puissance, justement. Quand on parle de « puissance », on se représente un pur potentiel : « telle nation est puissante », c'est une grande puissance en ceci qu'on l'estime capable de vaincre les autres en cas de guerre déclarée. C'est tout le problème : la « puissance » d'une nation mesure ce qu'elle *pourrait* accomplir en cas d'affrontement, mais ce qu'elle accomplit en fait, réellement, est une tout autre affaire : la puissance révèle ce qu'elle peut (c'est-à-dire ce qu'elle vaut) en tant que puissance actuelle, *en acte, ici et maintenant*, dans l'action elle-même, et pas ailleurs, pas demain. La guerre est le moment de vérité des évaluations de puissance. Telle nation que l'on croyait puissante s'effondre sur le champ de bataille, comme la France en 1940.

Autre exemple. On a coutume de chiffrer la puissance relative des pièces d'échecs ; c'est une indication facilitant les calculs, notamment au moment où l'on accepte un échange de pièces. Mais ce que la pièce vaut réellement c'est la position qu'elle occupe *ici et maintenant* sur l'échiquier. Une tour clouée derrière une rangée de pions ne vaut rien ; elle ne vaut que potentiellement ; si on ne libère pas son champ d'action, elle n'aura jamais l'occasion de déployer sa puissance. Inversement, un pion, qui en théorie ne vaut pas grand-chose, peut valoir, dans une conjoncture précise, beaucoup plus que la reine elle-même.

La valeur-travail de la marchandise n'a pas plus d'existence que la puissance d'une nation avant la bataille ou celle d'une pièce d'échecs avant l'engagement. La seule valeur existante, c'est la valeur actuelle ; **ce n'est pas une chose, mais une pure relation**. La vente est à la valeur ce que l'engagement est à la puissance. Voici une énigme philosophique : pourquoi, pour désigner la puissance, cette réalité si mystérieuse de la vie, utilise-t-on le substantif dérivé du verbe « pouvoir » en langue romane (latin *potentia*), en anglais (*may, might*) ou en allemand (*mögen, die Macht*) ?